

**Traduction du discours de réponse au nom des récipiendaires de
M. William E. Kovacic**

Traduit en français par Dr Sara Cotelli Kureth, directrice du Centre de langues

à l'occasion du

DIES ACADEMICUS 2017

Préparer la société 4.0

Samedi 4 novembre 2017

Neuchâtel, Aula des Jeunes-Rives

De l'autre côté du tunnel

Monsieur le Président du Conseil,

Monsieur le Recteur,

Madame et Messieurs les Doyens,

Membres des facultés, étudiants et invités,

Au nom de mes collègues récipiendaires du doctorat honoris causa, je remercie cette merveilleuse communauté universitaire de nous avoir décerné cette distinction. Nous sommes très reconnaissants de cet honneur et sommes profondément touchés de votre générosité et de votre gentillesse.

Mon propos aujourd'hui sera principalement une allocution sur une autre allocution universitaire. Pour y arriver, je débute avec un des plus célèbres voyages en train de la littérature. Il y a soixante-cinq ans, Friedrich Dürrenmatt déménageait à Neuchâtel et publiait sa nouvelle *Le Tunnel*. Ce chef-d'œuvre raconte l'histoire d'un jeune homme un peu perdu qui, un samedi après-midi, monte dans un train à destination de Zurich pour continuer, comme le dit Dürrenmatt, une voie d'étude nébuleuse et participer à un séminaire qu'il a déjà décidé de quitter. Le personnage s'efforce de former une barrière entre lui et ce qui l'entoure. Il a une bonne couche de graisse, un cigare Ormand Brasil 10 dans la bouche, des tampons d'ouate dans les oreilles et des lunettes de soleil pour se protéger les yeux. Peu de temps après, le train entre dans ce qu'on sait être un court tunnel, mais il n'en sort pas. Alors que le train s'enfonce de plus en plus vite dans les ténèbres, le jeune homme se rend compte que quelque chose ne va pas. Il persuade le contrôleur de l'accompagner à la tête du train pour voir le conducteur. Lorsqu'ils atteignent la locomotive, elle est vide. Le train continue à toute vitesse son trajet vers l'abîme, projetant le contrôleur et le jeune homme de part et d'autre de la cabine de conduite. La violence de la descente arrache les protections du jeune homme : ses lunettes de soleil, cigare et tampons d'ouate. Le contrôleur crie : « Qu'est-ce qu'on fait ? ». L'histoire se termine avec la réponse du jeune homme qui tient en un mot : « Rien. »

Le Tunnel fascine les lecteurs depuis des décennies par la façon dont cette nouvelle décrit des êtres humains en proie à des forces inattendues et inexplicables qui font voler en éclats nos banales routines et plongent tout dans le désordre. L'œuvre de Dürrenmatt continue à nous parler parce que l'auteur y capture d'une manière saisissante la désorientation et l'impuissance des individus devant un monde où tout va de plus en plus vite et où certains événements actuels s'approchent du côté absurde qui règne dans *Le Tunnel*. Le monde moderne nous prive des horaires et des routines qui étaient les nôtres. Il nous défait des astuces mentales et émotionnelles que nous avons mises en place pour amortir le choc induit par le changement. Privés de ces protections, nous devons faire face à la possibilité que nous ne contrôlons plus les événements.

Comment répondre aujourd'hui au bouleversement et au tumulte qui nous entourent ? Parfois, on a l'impression d'être projetés contre les parois de la cabine de pilotage d'un train dont le conducteur manque à l'appel et qui semble avoir l'oubli comme destination. Dans *Le Tunnel*, le contrôleur demande : « Qu'est-ce qu'on fait ? ». Et le jeune homme répond : « Rien ». Faut-il interpréter cette réponse déprimante comme l'expression d'un excès de fatalisme ou d'un réalisme pertinemment glaçant et vrai ?

Cela me ramène à l'allocution universitaire que j'ai mentionnée au début. Elle a été prononcée il y a 75 ans, un après-midi de juin, à l'Université d'Harvard. Lors de sa remise de diplômes annuelle, Harvard décerne des titres de docteurs honoris causa. Un des récipiendaires était George Marshall, le ministre des Affaires étrangères. On a proposé aux docteurs honoris causa de prononcer un discours. La forme attendue et sans danger de ce genre d'exercice consiste à proposer aux nouveaux diplômés quelques platitudes apaisantes et vite oubliées. Dans une allocution de douze minutes, Marshall s'est éloigné de cette ligne. Son discours a changé le cours de l'histoire du 20^e siècle et plus encore.

Marshall était un orateur quelconque. Dans l'enregistrement de son discours, l'élocution est si morne qu'elle cache la portée de ce qui a été dit. Au début de son allocution, Marshall semble très ému qu'Harvard lui décerne un doctorat honoris causa. Marshall était extrêmement modeste. Il n'était pas certain que ce qu'il avait accompli dans sa vie – y compris sa contribution indispensable au triomphe des Alliés durant la deuxième Guerre mondiale – méritait d'être ainsi distingué par Harvard.

Marshall traite tout de suite un sujet sérieux. Il décrit la misère humaine qui afflige l'Europe et explique en détail comment les économies sinistrées ne peuvent satisfaire aux besoins humains les plus simples comme des vêtements, de la nourriture et un toit. Une désintégration inimaginable de la société attendait un continent déjà mis à genou par des années de barbarie et de massacres. Marshall a récemment sillonné l'Europe et a vu la crise de ses propres yeux. Il apprend à son public qu'« il est virtuellement impossible à cette distance, seulement en lisant, ou en écoutant, ou même en regardant des photos ou des films, de se rendre compte de la gravité de la situation ».

Après avoir exposé la dégradation rapide des conditions de vie en Europe, Marshall décrit clairement les enjeux : « le futur du monde entier repose sur un jugement correct » des actions à entreprendre. À la question du contrôleur, « qu'est-ce qu'on fait ? », Marshall répond que les États-Unis ont les moyens et le devoir de fournir de l'aide. « Le remède », dit Marshall, « consiste à briser le cercle vicieux et à restaurer la confiance des Européens dans le futur économique de leurs propres pays et globalement de l'Europe. » Il continue en observant : « Une part essentielle de toute action réussie des États-Unis implique que les Américains comprennent la nature du problème et les remèdes à appliquer. Les passions politiques et les préjugés ne

devraient avoir aucune part. Si notre peuple accepte, avec prévoyance, d'assumer cette lourde responsabilité que l'histoire a clairement placée sur notre pays, les difficultés que j'ai décrites peuvent être et seront surmontées. »

C'est ainsi que le Plan Marshall a initialement été révélé au public. Lors de la préparation du discours d'Harvard, certains des collègues de Marshall l'ont découragé d'utiliser une remise de titres universitaires pour lancer une initiative importante de politique publique. Certains lui ont demandé : « Qui écoute les discours de remise de diplômes, ou se rappelle ce qu'on y a dit ? ». Marshall leur a répondu : « On se souviendra de celui-ci. »

Dans les mois qui ont suivi, Marshall s'est présenté auprès de plusieurs comités du Congrès américain pour fournir les détails du programme sur le redressement de l'Europe. Il faisait face à un congrès isolationniste peu enclin à s'engager dans de nouvelles politiques étrangères coûteuses. Marshall n'a pas pris de pincettes lorsqu'il exposait ses solutions à des législateurs sceptiques : le programme serait cher ; il prendrait du temps ; et il n'y avait aucune garantie de succès. Il a répété les thèmes qu'il avait exposés à Harvard : la situation européenne était désespérée ; la souffrance humaine était terrible ; et un seul pays avait les moyens d'éviter la catastrophe qui, si elle devait se produire, serait autant désastreuse que la guerre elle-même. Marshall a souligné que, même si l'unique question était l'intérêt économique des États-Unis, le programme nécessiterait de toute façon d'être approuvé parce que le désastre en Europe allait mettre en danger le bien-être de l'Amérique. En vérité, Marshall s'est trouvé face à une version modifiée de la question du contrôleur : « Que fait-on pour arrêter le plongeon de l'Europe vers l'abîme ? ». Beaucoup d'élus avaient tendance à dire « rien ». Marshall, lui, a répondu : « Beaucoup ».

Considérées ensemble, la nouvelle d'un des résidents les plus célèbres de Neuchâtel et la courte allocution d'un homme d'état américain permettent de réfléchir à notre propre condition : parfois, la vitesse et la direction des événements, avec des surprises malvenues et des prédictions dangereuses, ressemblent au voyage dans un tunnel sans fin imaginé par Dürrenmatt. Un thème, implicite dans *Le Tunnel* et explicite dans l'allocution universitaire, est le besoin de faire face aux évolutions telles qu'elles se présentent. Dürrenmatt suggère que, tôt ou tard, nos défenses sont arrachées, et que nous sommes forcés à faire face au monde tel qu'il est, qu'importe s'il nous paraît absurde. Marshall assure le public d'Harvard qu'une compréhension rigoureuse des causes et de l'étendue de la désintégration n'est pas seulement inévitable, mais aussi essentielle pour s'engager dans la direction d'une réponse constructive promettant une chance de succès. Marshall a non seulement plaidé pour une reconnaissance lucide du désastre imminent, mais il a été honnête dans sa façon de présenter ce qui serait nécessaire pour amorcer le redressement. Il a exigé du réalisme pour comprendre le problème et pour estimer ce qui serait nécessaire afin d'imaginer une solution. Il était confiant qu'une description honnête des circonstances du moment et une présentation sincère des remèdes proposés allaient rassembler une nation derrière ce qui devait être fait. Qu'il ait eu raison prouve que

cela peut être fait et, si l'on fait preuve de courage et d'intelligence, que cela peut être fait à nouveau.

La franchise et le réalisme sont précieux, mais est-ce qu'ils permettent d'apporter une réponse appropriée à une crise? La conclusion de la nouvelle de Dürrenmatt propose une possibilité inquiétante: est-ce que les problèmes inextricables, lorsqu'on les comprend avec une parfaite clarté et sans se raconter d'histoires, sont parfois au-delà de toute correction, et, dans ce cas, est-ce que la seule réponse raisonnable à l'interrogation du contrôleur est : « Rien » ? La réponse de Marshall à la question du contrôleur trouve écho dans le réalisme du jeune homme décrit par Dürrenmatt, mais sa réponse complète lors de l'allocution d'Harvard y ajoute une bonne dose d'ambition, d'espoir et de devoir. L'ambition naît de la conscience que tout serait perdu si l'on se résignait et n'agissait pas - dans les termes de Marshall « le futur du monde entier ». L'ambition traduit la compréhension que les États-Unis avaient les moyens d'apporter des ressources économiques impressionnantes et de l'ingéniosité pour tenter de résoudre le problème. L'espoir de Marshall reposait en grande partie sur le souvenir encore frais qu'on avait pu sauver un monde qui semblait, en 1941-1942, être en train de sombrer, peut-être sans retour, dans un abîme de tyrannie et de destruction. Marshall comprenait qu'une réponse combinant courage, créativité, persévérance et sacrifice avait pu l'emporter, même dans les circonstances les plus sombres. Pour Marshall, l'appel au devoir reconnaît que les individus sont capables d'appréhender, à un niveau élémentaire et même pour un bref moment, que les sacrifices des autres et les bénéfices de la prospérité créent des devoirs qui doivent être remplis. Marshall a rappelé à ses concitoyens que leur nation, et les autres nations, avaient payé un prix extrêmement élevé pour préserver la possibilité d'un monde meilleur. Ignorer la détresse de l'Europe reviendrait à déshonorer un engagement scellé dans le sang. Il a souligné que les États-Unis, épargnés par les ravages d'une guerre totale à l'intérieur de leurs frontières et s'appuyant sur une résilience et une capacité économique extraordinaires, avaient seuls les moyens d'amorcer le redressement de l'Europe. Payer la dette due aux morts durant la guerre et posséder les moyens pour la reconstruction impliquaient l'obligation d'utiliser ces moyens pour agir. Marshall ne pouvait pas garantir le succès ; il disait que le devoir était d'essayer. Ce n'était pas l'échec qui apporterait la honte mais la complaisance et la négligence.

Alors que nous avançons dans notre propre trajet mouvementé et désorientant, *Le Tunnel* comme l'allocution d'Harvard nous poussent à nous examiner avec attention – pour évaluer les conditions dans lesquelles nous nous trouvons et pour éviter les déformations créées par les filtres dont nous usons, par choix ou inadvertance, pour plier la réalité à une image que nous estimons plus agréable. L'allocution d'Harvard va plus loin et nous pousse à nous projeter vers une gloire possible ; pas dans l'attente que même nos plus grands efforts permettront toujours de concrétiser ces possibilités, mais parce que décider de ne rien faire garantit un échec. L'inaction nous dépouille car elle nous enlève l'opportunité de voir ce qui nous arrive – de nous laisser surprendre – quand nous nous appliquons de toutes nos forces avec notre mélange humain d'habileté, d'ambition, de résilience et de ressources. Lorsque nous

agissons, nous pouvons nous inspirer de notre compréhension que tous ces traits – combinés avec la persévérance – nous ont permis dans le passé de surmonter des conditions épouvantables qui poussaient au désespoir.

Dans *Le Tunnel*, le contrôleur demande : « Qu'est-ce qu'on fait ? ». Le jeune homme répond : « Rien. » L'allocution universitaire de Marshall suggère une autre possibilité : nous pouvons nous examiner, baliser notre chemin vers la grandeur, et ne rien laisser nous en détourner. Ce mélange de réalisme et d'ambition peut offrir une voie qui nous éloigne de l'abîme. Il peut nous guider de l'autre côté du tunnel.